



Le Motel Rose

Le Motel Rose

©Yves Bernas 2017

Il la raccompagna à son hôtel. La vieille Arrow II grinçait à chaque virage dans cette soirée pluvieuse de l'hiver. Bien que les Arrow eurent incarné à leur époque le faste, l'argent et la luxure, ce n'était pas le genre de voiture à laquelle elle était habituée à son âge, ou disons qu'elle n'y était plus habituée.

Elle se demandait comment ce long carrosse avait encore l'autorisation de sillonner les routes, depuis que le département à l'énergie avait rendu la conduite automobile non automatique pratiquement illégale. Mais elle se dit que c'était plutôt des questions d'homme et se cala les fesses sur le siège bien trop mou, heureuse d'être raccompagnée, comme peut l'être une femme, pour qui le veuvage ne convient pas dans la durée. Elle n'avait aucun plan précis et se laissait bercer par les paroles de Roger. D'ailleurs, elle n'écoutait pas ce qu'il disait, elle entendait juste le son de sa voix et était heureuse qu'il s'intéressât à elle, qu'il ait tant de choses à lui dire et surtout qu'entre deux virages, il lui sourie. Il la raccompagnait chez elle, comme si cela avait été inscrit là-haut, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

Ils avaient l'air de se connaître depuis longtemps, alors qu'ils s'étaient rencontrés il y a une heure à peine, dans le hall du théâtre la Scène du Peuple, où l'on jouait "Relâche" de Bucket.

C'était un 25 décembre, une de ces soirées de l'année qui savent être des plus tristes, si vous vous y prenez mal. Roger parlait inlassablement, en jetant de temps en temps des regards vers sa compagne, que seul le fait qu'il devait maintenir la voiture au milieu de la route, l'empêchait d'être plus langoureux. Ses grandes mains vigoureuses qui enveloppaient le volant, comme si elles caressaient un enfant, fascinaient Miss Barret pour des raisons qu'elle seule connaissait. Miss Barret, c'est ainsi qu'elle s'était présentée, après qu'ils eurent ri de si bon cœur en réalisant que la pièce même avait relâche.

Ils n'avaient pas été les seuls à se tromper, quelques autres visiteurs s'étaient également égarés dans ce hall marbré, dont le plafond orné de fresques trop neuves et trop parfaites, faisait plus penser à une pizzeria qu'à un théâtre. Ils avaient eu de la chance dans leur malchance, que le petit théâtre fut ouvert pour un spectacle pour enfant: "*Le Père Noël est un voleur*", je vous laisse deviner l'intrigue.

Cela leur avait permis de rester quelques minutes supplémentaires au chaud dans le hall, en attendant la pièce, avant de recevoir en pleine face les mots aigris et impatients de la caissière: « Mais vous ne savez pas lire: Relâche: c'est relâche! »

Il n'est pas clair ce qui les fit rire le plus, le calembour involontaire, ou la hargne ridicule de la caissière condamnée à passer Noël enfermée dans sa cage, à vendre des tickets pour un Père Noël voleur.

Roger engagea la voiture sur l'étroit chemin qui montait vers l'entrée de l'hôtel et s'arrêta sous l'auvent, soucieux que Miss Barret ne soit pas mouillée, sans vouloir réaliser un instant que, ni l'auvent ni le chemin, n'étaient faits pour les voitures et encore moins pour des voitures du gabarit de son Arrow II.

"Miss Barret", drôle de nom pour une veuve, cela rajeunissait sans doute, pensa Roger en jetant un oeil sur sa ceinture de couleur rouge. Miss Barret était encore belle femme, et son âge le confirmait, rappelant à qui en doutait encore, que le charme de la jeunesse n'était pas à confondre avec celui de la beauté.

Roger voulait l'étreindre, il aurait commencé par tendre son bras vers son cou, l'attirant à elle par la nuque, approchant son visage du sien pour respirer son souffle chaud mélangé à son parfum qui lui rappelait le Chanel Nr 5, le parfum de ses premières amours, à ne pas confondre avec Channel 5, celui de ses premières haines.

Dans le mouvement, ses boucles blondes lui auraient caressé les joues et peut-être effleuré les cils, ils auraient ainsi électrisé la colonne vertébrale juste au-dessus du coccyx, puis il aurait pressé avec une passion suicidaire ses lèvres contre les siennes, comme on mise sur le rouge à la roulette, le rouge de ses lèvres, mais Roger de son vrai prénom Robert n'osait pas.

En proie à des timidités d'adolescent, il était hors de question qu'il lui propose de l'accompagner jusqu'à sa chambre. Madame la Comtesse, c'est ainsi qu'il la nommait déjà intérieurement, l'aurait certainement giflé.

Il entendait déjà le son de la claque sur sa joue, quand Madame la Comtesse, qui ne semblait pas en être à sa première escapade, lui prit la main qu'il avait posée sur ses propres cuisses et la serra, un peu plus longtemps que convenable, pour l'endroit en question et ordonna :

« Vous ne m'accompagnez pas jusqu'à ma chambre? Vous savez il y a parfois de grands méchants dans les hôtels le soir. »

Roger qui tout à coup aurait préféré être Robert, rougit. Il pensa un instant à son Arrow II, plantée là devant l'entrée du cinq étoiles, mais s'empressa d'acquiescer :

« Je n'osais vous le proposer. »

Ses reins se murent d'un soubresaut nerveux qui sembla l'embarrasser, car il n'était pas clair de quel nerf il provenait.

« Et bien Monsieur Willemsen, avec moi, il va falloir oser, je vous préviens! »

- Wimmersen, Miss Barret.

Un nabot surgi de nulle part, à qui il confia les clefs de son Arrow II, ne dissimula son agacement, qu'à l'aide d'une marque de dégoût, à peine dissimulée pour le Vaudeville qui se déroulait sous ses yeux, un de plus au catalogue de la nuit.

Jusqu'à l'ascenseur, Roger se demanda si le dégoût qu'il avait lu sur ce qui lui faisait office de visage, avait à voir avec leur âge, était d'origine morale, ou simplement lié à ses propres moeurs, si souvent typiques de cette profession? Cette interrogation lui permit d'ignorer les regards du réceptionniste, un peu trop curieux pour le personnel d'un Hôtel cinq étoiles.

Roger Wimmersen ôta son chapeau, prit la main gantée de Miss Barret, la porta à ses lèvres, sans même l'effleurer et, s'apprêtait déjà à la laisser pénétrer la suite qu'elle occupait, à ses dires depuis de nombreuses années, quand celle-ci, mue par un ressort venu du plus profond des temps, saisit d'une main son entrejambe, tandis que l'autre s'affairait dans son propre dos et déclara:

« J'ai un merveilleux cadeau de Noël pour vous! »

Au même moment son chemisier tombait, découvrant une poitrine ferme et nue, encore curieuse pour son âge:

« Comment les trouvez-vous? »

Roger ne savait plus où donner de la tête, confondu dans ses désirs, comme un gamin auquel on aurait présenté de la glace à la vanille, il ne perdit cependant pas contenance, fixa Miss Barret droit dans les yeux et déclama:

« Parfaits! Sublimes! »

Miss Barret fondait de plaisir, il n'est pas clair si c'était par anticipation, de ce qui selon elle, devait suivre, ou si c'était la satisfaction narcissique de plaire, de plaire encore.

Roger qui avait pris l'expression d'un notaire, d'un expert, chargé d'évaluer la qualité d'une affaire, d'une marchandise, acquiesçait :

« Tout à fait! Tout à fait! »

Puis, sans doute en proie à l'impossibilité de contrôler ses instincts plus longtemps, il décida de miser quitte ou double à nouveau, cette fois-ci sur le noir, et déclara, du plus digne qu'il put :

« Bonsoir Madame, au plaisir de vous revoir! »

Il s'éloigna d'un pas décidé, comme quelqu'un qui ne craint même pas une balle dans le dos, et rajouta l'air coquin, avant d'obliquer dans le couloir vers l'ascenseur :

« Que j'espère très prochain. »

Miss Barret fut stupéfaite. Jamais un homme ne s'était refusé à elle. Pour qui se prenait donc cet écervelé? Jamais il ne rencontrerait une femme aussi belle, aussi intelligente, aussi éduquée, aussi charmante, talentueuse et riche.

Elle, la Comtesse Ingrid von Barret, veuve de Heinrich Sweed, le fondateur et chef de Transgenic Biomedics, la douzième entreprise du pays, lui, un quelconque fonctionnaire en retraite, que le hasard avait voulu mettre sur son chemin, par pitié pour sa solitude, certainement un raté, en d'autres temps déjà un vieillard, malgré sa ceinture rouge, un vieillard resté un enfant

comme tous les hommes, dont l'unique souci devait être de se faire dorloter à toute heure du jour de la vie, du berceau jusqu'au cercueil.

Miss Barret éclata en sanglots, jurant vengeance, du plus grand affront qu'un homme puisse faire à une femme. Elle s'affala dans son lit, réalisant un soir de plus que, ni le luxe des hôtels, ni tout l'argent du monde n'arrivaient à épancher la soif d'amour, la douleur sournoise et désespérante, que la solitude grave inéluctablement dans votre âme et vous arrache les tripes lentement, jour après jour, comme une hyène distraite, mais fidèle.

*

Roger mangeait sa tablette de chocolat quotidienne, calé dans son fauteuil de cuir, face à la cheminée, qu'il avait reconvertie à l'alcool par convenance et paresse sans doute, depuis qu'il s'était lui-même reconverti à l'eau.

Ingrid dormait, ses longs cheveux blonds étalés sur le lit, irradiaient de son visage comme un soleil. La Terre en avait fait plusieurs fois le tour, depuis leur rencontre à la "*Scène Du Peuple*".

Après avoir gagné à la couleur, Roger s'était mis à jouer le numéro, espérant ainsi gagner sept fois la mise, au lieu du simple double que procurait la couleur, à la roulette qu'est l'amour. Le destin ne l'avait d'ailleurs pas trahi, car il avait fini par faire sauter la banque, quand Ingrid lui avait demandé de l'épouser.

Ils passaient des jours heureux, car leur passion avait duré, contrairement aux pronostics des amis et des proches, que sans doute l'envie avait ternis. À l'âge où l'on n'a plus rien à se prouver, ni vraiment personne à qui le faire, ils jouaient comme des enfants, dans le jardin des grands enfants, que peut être la retraite, quand on en a les moyens. Jusqu'au jour où Ingrid devint lasse, non pas lasse de Roger, mais lasse de tout. Elle maigrissait et Roger s'inquiétait silencieusement. Mais un jour, elle revint de la ville vers cinq heures, toute guillerette et, jetant son vison sur la duchesse brisée de l'entrée, elle s'exclama:

« Il va falloir aller aux pièces détachées mon cher, en remplacer une qui ne marche plus très bien. »

Déjà le cerveau de Roger, ou plutôt la partie qui n'était pas complètement endormie, connectait à sa mémoire auditive pour tenter de déceler un bruit suspect dans le ronronnement électrique de son Arrow, quand une autre partie de son cerveau lui fit dire:

« Mais tu es allée en ville en taxi, très chère! »

Ingrid répondit d'abord agacée:

- Je ne te parle pas de ta voiture, mais de ma machine!

Mais elle prononça ce dernier mot en l'enrobant d'un sourire complice, comme elle savait le faire. Roger, dont l'esprit fut soudain réveillé par cette juxtaposition de concepts dissonants, saisit immédiatement la gravité de l'affaire et demanda, contrit:

« Les seins, ma chérie? »

Ingrid ne répondit pas, elle regardait la mer qui s'étirait sur la plage entre deux villas, puis dit:

« Chaud Roger, chaud! »

Roger, comme tout indigne représentant de sexe laid, interpréta ce signal de proximité émis dans ce sourire complice, plus dans un sens conceptuel que géographique, et persévéra:

« Les ovaires? »

Ingrid éclata de rire:

« En quoi aurais-je besoin d'ovaires à mon âge? As-tu des projets Roger? En ce cas, tu devrais en chercher une plus jeune! »

Le rire d'Ingrid qui, au départ sonnait authentique, devint jaune juste avant de s'éteindre. Son visage se glaça, comme si elle était elle-même surprise par ses propres mots. Une femme plus jeune! la hantise de toutes les femmes.

C'était vrai, pourquoi Roger, qui était encore beau garçon, sportif, en bonne santé et loin d'être démuné, n'avait-il pas choisi une femme plus jeune, comme l'avaient fait presque tous ses amis?

Le "*Club International*" pullulait de *Tanias*, *Maroussias* et autres *Natachas* aux yeux d'amandes et autres adhérentes aux lèvres adhésives, aux poitrines voluptueuses et aux fesses sans ambiguïtés, qui tournoyaient autour des vieux renards comme lui, telles des flammes léchant leur proie.

Et si Roger n'en voulait qu'à son argent? Puis elle regarda son Roger, comme il se tenait là dans l'entrée, avec ses grandes mains ouvertes, sa grande bouche et son air de petit garçon attristé. Comme il attendait inquiet sa réponse!

Elle croyait même déceler une humidité inhabituelle dans ses yeux, comme celle qui précède les larmes. Son Roger pleurait-il?

Elle s'avança vers lui, posa tendrement ses mains sur ses épaules avant de l'enlacer délicatement:

« Non Roger, le coeur! Il me faut un nouveau coeur! »

Ce fut à celui de Roger de se glacer. Ce n'était pas tant le risque qu'une telle opération comportait qui l'inquiétait, c'était une vieille superstition, des histoires qu'il avait entendues au cours de ses nombreux voyages, notamment en Afrique du Sud où après transplantation, la personnalité des patients avait changé, comme s'ils avaient acquis celle du donneur.

Il y avait même cette histoire qui datait de moins d'un an, selon laquelle à Wachtelei, à moins de cent Milles d'ici, une femme avait étranglé son mari, après avoir reçu le coeur d'un tueur en série.

Comme si Ingrid avait lu les pensées de Roger, écrites en capitales sur les lignes de son front, elle lui dit d'un air légèrement coupable:

« Ne t'inquiète pas, je connais déjà la donneuse! »

Roger frissonna et demanda:

- Pourquoi, est-elle encore vivante?

Ingrid le regarda droit dans les yeux, d'un regard qu'il connaissait bien, qui signifiait qu'elle ne répondrait pas et Ingrid ne répondit pas.

*

Roger avait longuement insisté pour l'accompagner. Elle avait fini par accepter. Il ne savait ni pourquoi elle avait été réticente, ni pourquoi elle avait fini par accepter.

On avait pris un peu d'altitude le long de la mer. On longeait maintenant les falaises où les cormorans et les mouettes planaient sur place. Ingrid regardait par la fenêtre vers l'amont, et lui présentait son épaule gauche. Roger n'aimait pas ça.

Quand une femme en voiture regarde trop par la fenêtre, la fin est proche, lui avait dit son père. Elle veut être ailleurs ou elle est déjà avec quelqu'un d'autre. Cette prémonition rongait Roger, mais il n'osait aborder le sujet, aussi bien par lâcheté que par prudence.

Peut-être après tout, imaginait-il tout cela et n'avait-il ainsi aucune envie de conjurer le sort. Mais Roger avait trop peur de son intuition, car il la savait bonne. Il savait souvent avant tout le monde, et avant même les personnes concernées, ce qu'elles allaient dire ou faire. Il se tut. Il se taisait déjà depuis qu'ils avaient quitté Wachtelei et n'avait aucune intention de parler, tant il était occupé à scruter l'horizon pour oublier ce qu'il pensait, pour ne plus douter.

La transplantation d'organes, qui était encore sous contrôle de l'État, était soumise à des règles strictes et, aucun organisme privé n'avait le droit de la pratiquer. La loi vieille de plus de

vingt ans était destinée à empêcher le trafic d'organes, qui s'était développé à l'époque et perdurait jusqu'alors.

L'expression "trafic d'organes" était un euphémisme, car il s'agissait en fait, d'un crime monstrueux organisé où trempaient des médecins, des politiciens, mais surtout des mafieux de la pire engeance.

Non seulement les patients les plus démunis, étaient médicalement assassinés, mais des sans-abris, hommes, femmes et enfants étaient kidnappés par des commandos de la mort, leurs organes prélevés et, on les retrouvait dépecés, quelques jours plus tard dans un parc, sur la plage ou dans un fossé.

Et si quelqu'un se faisait transplanter un organe dans un établissement privé, on pouvait être sûr que l'organe avait été volé à des innocents assassinés. Or, la BRAUNFELS TRANSGENIC CLINIC, vers laquelle il conduisait Ingrid, n'était pas sur la liste ses établissements publics ou agréés par l'État. Cela torturait Roger.

Qu'Ingrid soit capable pour sauver sa peau, de se faire complice d'un système abominable, peut-être même d'avoir commandité un crime, le retournait. Il ne pouvait plus aimer cette femme. Comment lui pardonner? Comment ne pas lui pardonner?

Le Docteur Kaplan lui avait donné six mois. Il avait dit qu'on ne pouvait plus pratiquer d'ablation de tissus de la paroi interne du coeur, pour dévier les courants électriques, parce que tout

était trop mince maintenant. L'arythmie risquait de la tuer. Comme si Ingrid avait lu ses pensées, elle rompit le silence :

« Ne t'inquiète pas, ce coeur est propre, blanc, il ne provient pas du marché noir. Il est à moi depuis longtemps. Cela fait vingt ans que je le cultive. »

Et elle partit d'un rire que Roger ne lui connaissait pas et qui l'emplit aussitôt d'un frisson étrange.

*

Il en avait entendu parler de cette technique de culture d'organes à partir de cellules souches. Il ne savait pas qu'entretemps, la technique avait tellement évolué qu'elle rendait possible la culture d'organes aussi complexes que le coeur ou les poumons.

BRAUNFELS TRANSGENIC CLINIC! l'article du Lancet lui revenait. Eh bien! pensa-t-il, Miss Barret devait être décidément encore plus riche que ce qu'il avait estimé. Un coeur organique artificiel coutait plus d'un million de couronnes. Et il fut rassuré, par son éthique, sa morale: accepter de payer plus d'un million, alors qu'on peut trouver des coeurs tout aussi bons pour mille fois moins au marché noir.

Roger qui calculait tout, se mit à aimer Ingrid mille fois plus. Il fallait avoir de la classe quand même! Il freina, immobilisa la voiture et se précipita sur elle, l'enlaça, lui baisa les mains, les joues, la bouche et balbutia:

« Pardonne-moi, pardonne-moi! Comment ai-je pu penser cela? »

Une longue plainte s'échappa de la poitrine d'Ingrid. Roger, la tête appuyée sur son giron, ne pouvait voir son regard et c'était mieux ainsi, tout du moins en cet instant, car quelque chose de dur s'y était subrepticement dessiné, lorsqu'elle leva son regard droit devant, sur l'horizon, là où les deux côtés des choses se rejoignent toujours.

Roger s'était remis à chanter et cela agaçait Miss Ingrid Barret au plus haut point, mais elle savait le masquer d'un merveilleux sourire, comme seules certaines femmes savent le faire. Elle en avait usé si souvent, qu'il était gravé sur sa peau, dans un alphabet de rides, qu'au cours des années passées ensemble, Roger avait appris à déchiffrer. Pragmatique il préférait se contenter de l'illusion, pourvu qu'elle fut parfaite.

Ingrid de son côté, se demandait, une fois de plus pourquoi l'être humain associait si souvent le bonheur à la bêtise? Comme si les seuls hommes intelligents et vraiment intéressants étaient ceux qui vous faisaient mal, qui avaient une veine suffisamment sadique, pour être capable de vous tuer ou de tuer pour vous, si vous étiez des plus narcissiques. Mais les collines de Braunfels approchaient et Ingrid, pragmatique elle aussi, n'avait aucune intention d'entamer une dispute, alors qu'elle allait avoir

intensément besoin de lui. Elle décida de continuer à lui pardonner son air de chauffeur.

*

Bien entendu, elle fut reçue comme une reine, non seulement elle était restée la principale actionnaire de la clinique, mais personne n'oubliait qu'elle était la veuve de son fondateur. l'éminent Docteur Ernst-Heinrich Sweed, pionnier de la biologie génétique, plus précisément, de la culture d'organes humains, dont la photographie et le buste trônaient dans l'entrée.

L'hôtesse était d'une beauté parfaite, comme le sont certaines présentatrices à la télévision, un archétype de la féminité en ce vingt-et-unième siècle déjà largement entamé, qui troublait même un homme si moral et fidèle que Roger. Il était sensible au blanc, aux pantalons blancs, aux vestes blanches, aux chaussettes blanches, qui le berçaient dans une illusion de virginité et d'exclusivité, comme si tout le personnel qui se déplaçait lentement et avec grâce, le sourire aux lèvres, avait passé sa vie à les attendre, et qu'ils étaient enfin arrivés, en couple élu.

« Le Docteur Kaplan vient vous chercher immédiatement Madame la Docteur Sweed! » dit la présentatrice.

Miss Ingrid Barret avait horreur qu'on l'appelle du nom de son mari, mais le titre, dont la juxtaposition était importée de la culture allemande avait tué son germe de colère *in vivo*. Comme si

le docteur avait attendu derrière le rideau d'un de ces parloirs, dont l'entrée était pourvue, Kaplan apparut immédiatement:

« Madame Sweed, quel plaisir! Quelle santé!, vous avez l'air si jeune, au prix de me répéter, je ne peux m'empêcher de penser que vous avez rajeuni depuis la mort... depuis que vous connaissez...»

- Wimmersen, Roger Wimmersen! S'empressa d'intervenir Roger.

- À quoi ne sont-elles pas prêtes, pour rajeunir n'est-ce pas? rajouta le Docteur Kaplan, le sourire se voulant coquin.

Se rendant compte bien trop tard, de l'ambiguïté de sa remarque, il rajouta, confus:

« Médicalement parlant.»

- Monsieur Wimmersen est-il au courant de...? demanda-t-il à Miss Barret.

- Assurément, il sait qu'à Transclinic, on pratique la culture d'organes humains, répondit-elle.

- La culture d'organes humains? Excellent!

Et le Docteur Kaplan partit d'un rire sonore, gras, qui ne voulait pas s'arrêter et résonnait en s'amplifiant dans les couloirs, traversant les vitres et les portes des innombrables laboratoires, qui se succédaient au rythme de leur progression. C'était un rire libérateur qui semblait avoir attendu pendant un siècle au moins pour s'échapper, un rire à réveiller les morts.

Roger sentit son corps se tendre, sa respiration s'écourter, comme s'il tentait de diminuer l'afflux d'oxygène dans ses veines

pour ne plus sentir la peur qui l'envahissait: Ce type ne lui plaisait pas.

Roger ralentit, pour laisser passer un lit robot, qui roulait tout seul. Le corps du patient qui y était étendu, était recouvert d'une bâche grise de la tête aux pieds. Cela ne présageait rien de bon sur son sort.

Kaplan s'était calmé et les yeux encore humides et brillants de tant de bonne humeur, il présenta son badge à la serrure du sas de haute-sécurité en disant:

« Toujours autant d'humour Miss Barret! »

Dans cette zone, les parois des couloirs avaient laissé place à de grandes vitres, derrière lesquelles, un liquide légèrement rosé avait envahi l'espace jusqu'à mi-hauteur, pressant les parois de verre de manière menaçante. Roger sentait son coeur s'accélérer. Il n'aimait pas la promenade, même si cela lui rappelait le Musée Océanographique, dans lequel il avait passé de nombreuses heures de son enfance, puisqu'il était situé en face de son école.

Il s'attendait à voir flotter des coeurs, des mains, des poumons ou des reins imbibés de Vitax, naviguant tels des poissons dans un aquarium, poussés par les courants émis par les pompes des filtres, comme dans les films de science-fiction de son enfance.

Il était même prêt à voir une tête, collée à la vitre lui cligner de l'oeil à son passage. Ils passèrent, ce qui semblait

être la frontière menant à une deuxième zone, car au-dessus du portail sans battants, était inscrit le mot: KERN. Le coeur de Roger s'arrêta: là, un corps entier était allongé derrière la vitre, reposant sur une litière regorgeant, de ce qui devait être également du Vitax, un corps humain dont la poitrine se soulevait régulièrement, un corps humain qui dormait.

Ici, finissait l'aquarium de la baleine, c'était maintenant des mini-aquariums tous semblables et habités de la même manière. Roger se mit à paniquer, il aurait voulu se retourner et fuir, son imagination débordante lui faisait entrevoir d'innombrables cauchemars. Ah, la médecine, quelle horreur!

Il n'osait poser aucune question. Il était simplement terrorisé par ses propres associations. Tout à coup, il vit un écriteau et, ce qui lui restait de raison lui permit d'en déchiffrer le contenu: REPOS PRÉ-OPÉRATOIRE: Les corps qu'il avait entrevus, n'étaient que ceux de patients en instance d'opération, ils n'étaient pas des magasins d'organes de rechange.

Toute la tension de Roger disparut d'un coup, il faillit tomber et s'accrocha à la main d'Ingrid. À nouveau, il eut mauvaise conscience d'avoir osé penser les pires ignominies. Il serra sa main avec passion, regardant ses traits si dignes devant l'épreuve. Elle avait vraiment l'air d'une Comtesse.

Ils marchèrent encore une centaine de coudées. Quand ils s'arrêtèrent devant le box 1958, le docteur Kaplan présenta à

nouveau son badge à la serrure et la porte s'ouvrit. Roger fut le dernier à rentrer, et ce qu'il vit le fit hurler :

Elle gisait nue, seul le pubis était recouvert d'un trèfle à quatre feuilles. Immergée dans le Vitax jusqu'aux seins, elle respirait d'un rythme régulier, même s'il y avait une surface porteuse qui faisait office de lit sous son dos, elle ne reposait pas dessus, ne le touchait pas, elle flottait.

Seule sa respiration, qui emplissait et vidait ses poumons, imprimait à son thorax un mouvement de bas en haut, qui lui était synchrone, bien que déphasé d'une seconde. La partie de Roger qui était en mesure de penser constata : en suspension, pas d'escarres.

Depuis combien de temps gisait-elle là? Mais ce genre de questions et déductions n'était que pour mieux tenter d'ignorer le trouble immense causé par ce qu'il voyait : Celle qui faisait la planche, béate dans le box 1958 n'était autre qu'une de ses folles amantes, à jamais gravée dans sa mémoire. Celle dont les mains étaient jointes sur sa poitrine pour la prière éternelle, n'était autre qu'Ingrid aussi. Il crut à une hallucination, avait-il manqué quelque chose, une scène, un acte de cette pièce épouvantable? Son coeur criait : Relâche! Mais il n'y avait pas de relâche cette fois. Il fallait continuer à jouer, même si le jeu n'était pas marrant du tout et qu'on ne pouvait pas le terminer d'un geste brusque sur l'échiquier.

Roger, dans son trouble, regarda la nuque de celle dont il tenait encore la main. Qui était-elle? si Ingrid gisait aussi telle une sainte sur cette pierre liquide? C'est à cet instant,

alors qu'il regardait à nouveau le visage de la gisante qu'il comprit: celle qui gisait là n'était pas Ingrid, ou plutôt c'était Ingrid, mais Ingrid 50 ans plus tôt!

Il était dans un mauvais film. Il secoua la tête, mais rien n'y changeait. Il décida d'accepter ce qu'il voyait et se mit à examiner ses traits. Oh comme elle était belle la nouvelle Ingrid! Sa peau lisse parfaite blanche comme le lait, ses lèvres voluptueuses et vigoureuses de toute la force de l'amour. Elle gisait comme la belle au bois dormant, attendant le baiser devant la réveiller du sommeil éternel. Roger sentit son cou s'avancer, son échine se plier, un instant, il se prit pour le prince charmant. Quelle merveille! Comme Ingrid avait été belle!

Comme il aurait voulu la connaître, mais il était arrivé trop tard, comme d'habitude, et n'avait eu que les restes. Ses yeux restaient collés aux siens. Quelque part en lui, il formait un serment, il jurait quelque chose, mais il ne savait pas vraiment quoi et n'arrivait pas à détacher ses yeux de la déesse qu'il venait de découvrir. Il fut soudain perturbé dans ses rêveries par la voix de l'ancienne Ingrid:

« Je suis belle hein? »

Roger était interloqué. Des questions fusaiement dans son cerveau, d'ordre médical, technique, mais la question qui le préoccupait le plus était cette question d'Ingrid: *Je suis belle hein?*

Comment pouvait-elle considérer ce clone comme elle-même?

Sa pathologie narcissique devait avoir dépassé toutes les limites. Se faire cloner pour des millions et ne rien trouver de mieux à dire que: *"Je suis belle hein?"*

Ingrid avança vers son clone, elle lui prit la main droite, l'autre tomba froidement dans le Vitax, éclaboussant la blouse blanche du Docteur Kaplan de grosses gouttes roses. Elle approcha ses lèvres du front du clone et le baisa longuement puis déclama:

« Tu es la plus merveilleuse des créatures. Tu incarnes l'essence de la beauté, de l'intelligence, de la féminité. Tout les hommes sont à tes pieds depuis l'éternité et pour toujours. Tu es mon seul et unique amour! »

Ingrid redressa son front puis, telle un oiseau rapace, elle plongea sur sa proie, collant à nouveau ses lèvres ardentes sur celles de la gisante, dans une plainte infinie à réveiller un cimetière, comme voulant affirmer une fois de plus, que seul l'amour de soi est celui qui compte. Comme cela tombe bien, car on est bien le seul à être là, à l'instant suprême.

Le Docteur Kaplan se contentait de prendre le pouls du clone, indifférent à toute cette émotionnalité, comme savent si bien l'être les médecins. Quand il eut fini, il se dirigea vers l'autre lit et c'est là que Roger remarqua qu'il y avait une troisième Ingrid, identique à la précédente.

C'en était trop pour Roger, lui qui croyait que les organes étaient cultivés séparément, en avait trop vu. Tenir des êtres humains, même si c'étaient des clones, dans des bacs à Vitax pendant des décennies, pour attendre d'être dépecés, organe après organe et ainsi servir de catalogue de pièces détachées, quelle cruauté! Il fallait être drôlement attaché à la vie. Roger regarda Ingrid, son Ingrid, et se dit que ce n'était pas la peine qu'on lui change le coeur, elle n'en avait pas.

Ingrid, comme si elle lisait à nouveau ses pensées se mit à parler:

« Ne t'inquiète pas, elles n'ont pas de cerveau. »

Comme le visage de Roger, loin de se rassurer, prenait de plus en plus l'aspect de celui d'un spectateur de film d'horreur, elle rajouta d'un ton sec et exaspéré:

« Elles n'ont jamais eu de cerveau. Seul l'hypothalamus a été autorisé à se former, pour assurer toutes les fonctions vitales, couvertes par les systèmes nerveux sympathique et parasympathique. Elles ont une matière cérébrale, mais elle ne s'est pas formée en cerveau. L'expression des gènes EMX2 et PAX6 a été modifiée, inhibée. Ce ne sont pas des êtres humains, même s'ils en ont l'aspect. »

C'est ce moment que choisit la gisante pour soupirer.

« Cela aussi est l'oeuvre du parasympathique », intervint le Docteur Kaplan, c'est la régulation du taux d'oxygène, plus exactement la vidange des alvéoles du gaz carbonique résiduel, ce ne sont pas des émotions Monsieur Wimmersen! »

Et le Docteur Kaplan, emporté par ses explications, ne se rendait même pas compte que Roger ne l'écoutait plus. Celui-ci avait obtenu la seule information qui comptait pour lui, que son Ingrid n'était pas un monstre, et le reste des explications, il était à mille lieues de vouloir les comprendre.

« Et quand on pense que les premiers clones avaient un cerveau, comme elles souffraient les pauvres bêtes, jusqu'à ce que le professeur Sweed trouve enfin le moyen d'inhiber la formation du cerveau! », continua Kaplan en se tournant vers Miss Barret:

« À propos, comment va-t-elle? »

Miss Barret le fustigea du regard. Kaplan se tut aussitôt, regrettant sincèrement ses paroles, car Miss Barret était connue pour ses colères mémorables, quand on allait trop loin. Le problème était, qu'elle était souvent la seule à savoir quand on allait trop loin.

« Cela suffit Kaplan, je ne vous paye pas deux millions de couronnes pour que vous racontiez à mon amant les frasques de feu mon mari! »

Kaplan qui, hors sa sacro-sainte médecine était un peu lent d'esprit, se mit à répéter incrédule:

« Ah, les frasques de feu votre mari! », puis son regard tomba sur la poitrine de la gisante et c'est à ce moment qu'il reçut la gifle. Le docteur Kaplan s'agenouilla devant Miss Barret et lui prenant les mains et l'implora:

« Pardonnez-moi, Madame Sweed, je ne sais pas ce que je dis. »

- C'est à moi de vous demandez pardon Docteur, je n'aurai pas dû, relevez-vous Docteur. Oh excusez-moi!

- Ce n'est rien Madame Sweed, c'est ma faute, je manque totalement de tact, allons-y!

Et ils partirent, bras dessus, bras dessous, comme de vieux amis, laissant Roger les suivre sans se soucier de lui.

*

Ils dinèrent dans leur chambre, à l'abri des regards, comme Ingrid l'avait souhaité. Elle était grave. Les statistiques pour ce genre d'opération étaient pourtant bonnes. On parlait de moins de cinq pour cent d'échec, d'échec et mat bien sûr. Pour Roger, l'optimiste, cinq pour cent étaient négligeables, c'était une affaire qui tournait, mais pour Ingrid, cinq pour cent étaient énormes, et comment lui en vouloir? Combien de fois était-elle rentrée trempée, se fiant aux prévisions qui annonçaient quinze pour cent de probabilité qu'il pleuve?

Ingrid ne croyait pas aux statistiques, elle ne croyait qu'à la chance. Et la chance se foutait de la statistique. Ingrid cherchait en elle-même le succès de l'opération, elle se visualisait à son réveil: se levant deux heures après l'opération. C'était la prière moderne. Elle était calme, mais grave, comme si elle était aussi prête à vivre qu'à mourir. Elle regardait autour d'elle, comme si elle portait un dernier regard sur la vie, sur le feu qui dansait dans la cheminée, sur la mer qu'on voyait au loin, avec cette herbe verte qui s'étendait jusqu'à la crête des falaises, sur ces moutons qui y paissaient et sur Roger qui regardait ses grande mains, comme d'habitude.

Roger, qui aurait bien voulu la questionner sur la personne qu'avait mentionnée le Docteur Kaplan et qui lui avait valu une gifle, avait retardé la question pour finir par imaginer qui elle était, et s'en contenter. Il se représentait que cette personne était un des premiers clones d'Ingrid, avant que le Docteur Sweed ne découvre le moyen d'empêcher le cerveau de se développer.

Il s'imaginait, que le Docteur avait été bien obligé de s'occuper de ce clone, qu'il avait réalisé qu'il ne pouvait, ni le tenir en captivité, ni le tuer et qu'il l'avait confié à une nourrice, puis à des parents adoptifs.

Ingrid s'était levée et s'était approchée du feu. Accroupie devant la cheminée, elle se laissait hypnotisée par la danse des flammes.

Et là, Roger ne savait plus quelle suite donner, le clone avait grandi dans un village et servait dans quelque brasserie ou bien il avait étudié et était médecin. Peut-être travaillait-il à la Braunfels Clinic? Il souriait à l'idée que demain, l'assistant du docteur Kaplan soit ce clone. Un clone transplantant le coeur de son double dans un triple.

Ingrid s'était à présent redressée et dansait les yeux fermés, la poitrine en avant comme s'il elle la montrait à une foule d'admirateurs.

Puis tout à coup, une idée sombre tarauda l'esprit de Roger, celle-ci avait envahi son cerveau pour devenir une intuition et, de seconde en seconde, cette intuition devenait une horrible certitude: *et si le Docteur Sweed avait...* Il reprit sa phrase intérieure:

et si le Docteur Sweed et ce clone avaient eu une liaison. S'il s'était épris d'elle, quand elle eut vingt ans, identique à

Ingrid, mais 30 à 40 ans plus jeune? Et si elle avait cédé à son charme de protecteur et de géniteur. Un inceste génétique?

Roger écarta ses pensées, les attribuant à son imagination qu'il savait très vagabonde, pour poser son regard sur Ingrid: *Pourtant, une telle construction n'était-elle pas une candidate parfaite pour expliquer sa fureur?*

Ingrid dansait maintenant avec les flammes et Roger admirait son calme fier. Son regard lui rappelait celui des condamnés qui montent à l'échafaud, comme dans certains films, toisant la foule et le bourreau d'un regard hautain, à moins que derrière cette fierté, ne se cache un tout autre désir, celui de ceux qui ont trop vécu et trop souffert, et précisément pour cette raison, savent si bien le cacher.

*

« Ne vous inquiétez pas! » avait dit Kaplan, en lui serrant la main, « une opération de routine, dans quatre heures elle sera réveillée, avec un nouveau réacteur. Vous avez intérêt à vous reposer d'ici là! », avait-il rajouté dans un sourire narquois, « ma secrétaire vous appellera! »

*

Roger avait baisé Ingrid sur le front, sur le seul endroit de son visage non couvert par le masque, tuyaux et autres instruments, il l'avait vu sourire quand son lit-robot fut emporté derrière les battants de la salle d'opération.

*

C'était l'hiver, au moyen-âge, la neige recouvrait la place du marché. C'était beau comme une toile de Brueghel, sauf que dans la neige, il y avait des taches rouges comme le sang. Il les avait suivies du regard et elles l'avaient mené à une table de bois, derrière laquelle se tenait un bourreau vêtu d'un tablier de cuir.

Il tenait une hache à la main et regardait Roger fixement. Des gens attendaient avec leurs animaux blessés. Le prochain était un chien qui avait reçu, Dieu sait par quelle cruauté du destin, un coup d'un objet tranchant, qui lui avait ouvert les entrailles. Il était sur le flanc, dans la neige et jappait. Et le bourreau les soulageait, les uns après les autres de leur souffrance. Celui qui gisait sur le billot était un boeuf. Roger ne voyait que son énorme tête. Elle avait été dépecée et avait la teinte sombre de la viande faisandée. Le boeuf regardait Roger de son oeil triste et résigné quand le bourreau frappa.

Le coup ne suffit pas, la tête se tourna sur le côté, mais le boeuf continua de regarder Roger. Il restait encore un lambeau de chair qui unissait la tête au tronc, un lambeau dans les vertèbres, là où passent les nerfs. Et le boeuf attendait dans un dernier mouvement de ses paupières le coup de grâce qui sectionnerait ses nerfs, pour ne plus souffrir, pour enfin dormir.

C'est le téléphone qui réveilla Roger. Il le laissa sonner, toujours transi par l'horreur de son cauchemar. Il regarda la pendule. Comme il avait dormi longtemps: il était vingt-trois

heures. Tout d'abord, il crut qu'ils avaient eu du retard, pour cause d'une autre opération, qui s'était compliquée et avait perduré. Plus il s'approchait du téléphone, puis il appréhendait que l'opération qui s'était compliquée ne fût pas la précédente, mais la courante. Le boeuf faisandé lui revenait au visage. Il n'osait pas décrocher. Sa main tremblait. Son corps tremblait. Il attendait que la sonnerie s'arrête, mais elle ne s'arrêtait pas. Elle devenait de plus forte, elle lui sciait la nuque, elle déboitait ses épaules. Enfin il décrocha et une petite voix, mal à l'aise annonça :

« Monsieur Wimmersen? »

Il sentit sa gorge se nouer. Il émit un son qui aurait voulu être un oui, mais qui n'était qu'un gargouillis inintelligible de bête qu'on abat.

« Je suis désolé... », dit la standardiste.

Il ne la laissa pas finir, il hurla :

« Désolé de quoi, qu'il y ait eu du retard? »

- Non! Monsieur Wimmersen, il n'y a pas eu de retard! L'opération s'est très bien passée, Monsieur Wimmersen...

Il allait fondre en larmes de joie, "*l'opération s'était très bien passée!*", quand les mots qui suivirent le pétrifièrent :

- Mais le coeur s'est arrêté il y a une heure, Monsieur Wimmersen, et on n'a pas réussi à le faire repartir.

Roger éclata en sanglots.

*

Il avait saisi ses mains de gisante à travers le drap, il n'osait pas retirer le drap de son visage. Il pleurait silencieusement, comme on pleure un mort, mais aucune larme ne tombait plus de ses yeux. Le corps était déjà froid, dans la lumière orange de la chambre. La cicatrice de la transplantation s'était imprimée toute seule à l'encre rouge sur l'étoffe. Un cierge était allumé et Roger y perdait son regard et revoyait cet être devant l'âtre, qui dansait dans la flamme comme la veille, si fière, si défiante, si heureuse. Cela le décida à regarder enfin son visage.

Lentement, il tira le drap vers lui, dégageant le front. Oh comme sa peau était lisse! La mort lui avait redonné sa souplesse, à moins que ce ne soit le côté diaphane des moribonds. Il découvrit des yeux que personne n'avait clos, les rides avaient disparu. Oh! comme la mort l'avait rajeunie!

Tout à coup, il réalisa que cette femme qui gisait là, ce n'était pas Ingrid! On l'avait amenée auprès du clone! Il se foutait bien que le clone soit mort. Il hurla:

« Ce n'est pas elle, ce n'est pas elle! »

Lentement, il réalisa que, si celle qui gisait là n'était pas Ingrid, Ingrid était peut-être encore vivante.

- Il y a quelqu'un? Conduisez-moi à Madame Sweed, Madame Ingrid Barret-Sweed!

Entretiens, deux infirmières étaient accourues, accompagnées d'un homme qui était sans doute un médecin. Celui-ci dit:

« Mais elle a sans doute été rapatriée à l'aquarium après l'opération Monsieur. Calmez-vous! je sais que c'est dur. On garde le vieux corps trois mois, au cas où il y aurait rejet du cerveau dans le corps jeune. »

Roger ne comprenait plus rien, "*rejet de cerveau*"?

« C'est vous qui avez rejeté votre cerveau, c'est d'une transplantation cardiaque qu'il s'agit! », s'écria-t-il.

Il y eut un silence interminable, le docteur brusquement arracha le drap de la gisante, regarda les cicatrices sur sa poitrine, fouilla dans ses cheveux, comme voulant triplement s'assurer qu'elle n'avait pas été rasée et hurla un seul mot:

« Kern! »

Ils me mirent tous les trois à courir, suivis de Roger.

Quand ils arrivèrent au box 4458, Miss Ingrid Barret-Sweed dormait, sa respiration était calme, elle baignait, délicatement allongée sur une mousse imbibée de Vitax.

*

« Je suis profondément navré, Monsieur Wimmersen. Un concours de circonstances tout à fait exceptionnel, comme dans tous les accidents d'ailleurs. »

Le Docteur Kaplan faisait partie de ces gens qui font de l'humour à leur insu, pensa Roger.

« Vous devez savoir que la plupart de nos opérations se déroulent dans l'autre sens, si je puis dire. Les patients font greffer leur cerveau dans le corps jeune de leur clone. Ceci explique pourquoi notre nouvel infirmier s'est trompé de destination et a envoyé Miss Ingrid Barret-Sweed au box 4458 et son clone en salle de réveil. C'est regrettable! »

- Et savez-vous pourquoi Miss Barret préférait un jeune coeur dans son vieux corps à une transplantation de son cerveau dans un corps jeune?» , demanda Roger.

- J'espérais l'apprendre de votre personne, Monsieur Wimmersen. L'explication la plus probable c'est la peur, la peur d'être à nouveau jeune sans l'être vraiment. Vous savez, le charme de la jeunesse, c'est d'avoir l'avenir devant soi! Mais quand il est derrière soi, même avec un corps neuf, ce n'est plus pareil, ce n'est plus être jeune, ça ne marche plus. Vous êtes un vieux dans un corps de jeune. Il parait que c'est déprimant pour certaines. Je pense que Miss Barret est de celles-là. Et puis, il y a un certain attachement à soi, à son corps même vieux, comme certains préfèrent réparer leur voiture plutôt que d'en acheter une neuve. Enfin, il y a un risque de rejet d'un corps jeune, médicalement parlant. Parfaitement, le cerveau n'accepte pas le

corps jeune. On voit cela souvent chez ceux ont été traumatisés dans leur enfance et ont accumulé des blessures narcissiques. Ils n'aiment pas l'enfant, la jeunesse en eux, ils la voient comme une faiblesse.

Roger rêvait, il se voyait dans les bras d'une Ingrid de 20 ans et cette perspective était loin de l'incommoder. Il demanda:

« Mais pourquoi avez-vous également transplanté son vieux coeur dans le clone après lui avoir implanté le jeune coeur du clone, un échange de coeur pratiquement? »

- C'est une sécurité Monsieur Wimmersen, d'une part dans le cas du coeur, c'est dommage de perdre les autres organes du clone, parce qu'il n'a plus de coeur, mais aussi, il existe de rares circonstances imprévisibles où le patient rejette le coeur de son clone, alors si on ne trouve pas de coeur dans les délais, il récupère son ancien coeur en attendant. Mais comme vous l'avez appris dans de regrettables circonstances, et je vous prie de m'en excuser, le vieux coeur d'Ingrid a lâché, il n'en avait plus pour longtemps.

*

Miss Ingrid Barret se remit anormalement rapidement de son opération. Au début de la deuxième semaine, elle s'était mise en cachette à faire toute la gymnastique que lui permettaient ses cicatrices. Trois semaines plus tard, elle quittait la clinique. Elle semblait en pleine forme, comme après une cure de jouvence. Ses yeux pétillaient, sa peau était plus fraîche, plus rose. Elle s'était remise à courir sur sa machine, contre l'avis du Docteur Kaplan. Un mois après, et tout était oublié, si ce n'est les stigmates de cette grande plaie, près du sein gauche.

*

Les maisons se détachaient de ce grand ciel, juste assez nuageux pour laisser passer la lumière du soleil couchant et les transformer en grandes flammes menaçantes mais immobiles, qui couvraient Baron Bay comme une voûte cristalline orangée où le temps se serait arrêté. Depuis quelque temps, Ingrid n'était plus la même. Elle semblait plus froide et plus distante.

Cette arrogance, qu'il avait toujours trouvée érotique chez elle, ne le faisait plus frissonner de plaisir, mais d'effroi. Il se sentait son jouet. Leurs ébats sexuels étaient plus mécaniques. Et si cette femme, qui avait été son amante, se retournait contre lui, et devenait à nouveau l'étrangère qu'il n'avait pas connue? Si ce qu'ils avaient vécu ensemble retournait dans le néant pour devenir l'histoire des autres?

Ingrid, qui avait toujours été très athlétique, avait tendance à tout transformer en sport, des courses aux quelques tâches ménagères qui lui restaient après que la bonne eut fait le plus gros. Roger, qui était resté romantique, se sentait parfois infiniment seul dans cette promiscuité pourtant si convoitée.

Ingrid était absente et Roger avait peur de la perdre. Il s'était mis à satisfaire les désirs d'Ingrid à son égard, ces désirs dont il s'était si souvent moqué, les qualifiant de manies. Ainsi, il s'était mis à faire de la gymnastique dès le lever, à rentrer son ventre, à sourire plus souvent, pour effacer cette expression tragique congénitale familiale, gravée sur son visage

comme sur celui de ses frères et soeurs, et qui s'intensifiait d'année en année.

Il chargeait la semaine de sorties, lançait des invitations, de théâtre, de musées, dans un activisme qu'il exécrait et dont elle raffolait, car il lui faisait oublier tout ce qu'elle avait envie d'oublier. Mais rien n'y faisait, Ingrid restait inaccessible.

*

Ils passaient justement les fêtes de fin d'année dans un des plus beaux et plus luxueux Hôtels du massif des Verges. C'était un soir de Noël et les mets étaient encore plus succulents. C'est ce soir qu'il choisit pour lui parler. Il avait à peine commencé sa phrase, qu'elle avait déjà deviné le paragraphe qui allait suivre, comme si souvent. Elle posa son verre de Margaux sur la table et dit d'une voix basse, mais si claire que les voisins l'entendirent :

« Je vais mourir Roger. Le coeur est rejeté. »

Celui de Roger s'arrêta. Pourquoi fallait-il toujours qu'il perde ceux qu'il aime? Depuis sa mère quand il était enfant, jusqu'à Ingrid, en passant par toutes celles qui l'avaient quitté parce que justement, il ne voulait pas être quitté. Son corps se glaça. Son regard se fixa. C'est lui qui mourrait. Elle lui prit la main :

« C'est bien ainsi, cela suffit, j'ai assez vécu. À un moment donné, il faut s'arrêter. On construit, c'est absurde, on construit pour que tout s'écroule. »

Elle s'arrêta, regardant à nouveau la neige tourbillonner, puis elle reprit :

- Le sens de la vie, c'est très simple, c'est de mourir, comme celui des flocons de tomber et de fondre dans la terre. J'ai bientôt atteint mon but.

- Arrête. Tu n'es pas morte. Il y a des médicaments contre le rejet, la cortisone...

- Que crois-tu que je prends depuis six mois? J'ai tout essayé, Rapanume, Everolimus, Hummira, Okt3, tout...

- Et tu me dis cela maintenant seulement?

- Que pourrais-tu faire, chercher Sandy pour la...?

Elle s'interrompit, se mordant virtuellement les lèvres. Roger la regarda curieux:

- Qui est Sandy?

Ingrid se taisait, mais des larmes avaient empli ses yeux, puis elle répondit:

- Rien, personne...

Elle éclata en sanglots, mais cela ne dura pas, c'était tellement contraire à sa nature. Elle se redressa, cette fois, ses yeux étaient rouges de sang, la rage avait envahi son corps, inquiétant Roger. Elle hurla:

- La pute! Sandy est la pute d'Ernst-Heinrich! cette vouivre organique dépravée! Oh combien je devrais lui arracher le coeur, à ce vagin sur patte, cette gaupe droguée! Ernst était un monstre, le vice était sa raison d'être, un junkie sexuel, tout ton contraire. Il n'en avait jamais assez et je ne m'en plaignais pas. Mais après la naissance d'Ivan, il se désintéressa de moi, de mes atouts distendus tu comprends. Il en voulait une plus serrée, une plus jeune, alors il s'est mis à s'intéresser à cette garce. Le cochon, l'infâme...

- Je ne savais pas que tu avais un fils.

- Il est mort-né. Il a eu raison, il ne voulait pas d'un père pareil, moi aussi j'aurais dû mourir.

- Mais qu'est-ce qu'elle a à voir avec ton coeur, cette Sandy?

- C'est elle qui me l'a brisé. Cette Sandy, c'est moi-même, Roger!

Roger ne comprenait plus rien. Il avait entrelacé ses mains sur la table. Il découvrait pour la première fois ce que pouvait donner la schizophrénie.

- Oh comme j'étais belle! Il m'a volé tu comprends. Ernst-Heinrich m'a dépossédé de mon corps et est parti avec! Il m'a trompé si longtemps avec une autre et cette autre, c'est cette tarasque de Sandy!

Roger avait renoncé à comprendre. Il se disait qu'Ingrid était simplement à bout et divaguait, par le même phénomène que ceux qui, après un choc émotionnel, sombrent subitement dans la folie. Ceux et celles qu'on voyait sur les bancs publics marmonner au milieu de leurs sacs en plastique, et qui tout à coup se levaient et hurlaient, s'adressant aux démons invisibles qui dansaient devant eux.

Il ne savait pas quoi faire, il était gêné, les tables autour s'étaient vidées peu à peu. Même les serveurs se cachaient dans la cuisine. Mais Ingrid n'était pas folle, n'est-ce pas? Elle reprit:

« Roger, réveille-toi, branche tes synapses. Sandy était son premier clone! »

- Comme...

- Non pas comme ceux que tu as vus, ceux-là étaient décérébrés! Sandy a un cerveau, Sandy est un vrai clone de moi-même, Sandy, c'est moi, il y a trente ans. Elle était belle, comme moi je l'étais!

- Elle est morte?

- Pas encore, la pauvre chérie, elle est tombée si bas, chez les camionneurs sur la 96! Elle fait les motels et les parkings pour se shooter sa drogue. Comment peut-on tomber si bas quand on est si jolie? Elle est si belle, comme elle me ressemble!

Ingrid vida d'un trait le verre de Margaux, elle se retourna et cria vers la cuisine:

- C'est de la vodka qu'il me faut et des cigarettes!

Roger restait perplexe, il manquait toujours un élément au puzzle qu'Ingrid étalait devant lui. Celle-ci ajouta:

- Roger, seul un vrai clone peut me sauver. Les produits utilisés pour inhiber la formation du cerveau inhibent aussi celle de certains tissus ou cellules cardiaques et d'après le Docteur Kaplan, c'est la cause du rejet.

Roger se figea sur place. Tout à coup, il comprit. Il comprit tout. Il la regarda, devinant sa pensée, devinant qu'elle devinait la sienne et demanda:

« Tu ne vas pas faire cela Ingrid? »

Ingrid, le regard torve, avait pris l'aspect d'une bête traquée. Elle détourna son regard puis, agressive elle demanda:

- Faire quoi Roger?

- Ben, Sandy...

- Quoi Sandy?

- Le coeur!

- Ah! Mais tu es fou Roger! Elle a beau être une trainée accrochée à l'héroïne, la création d'un maniaque dépravé, c'est un être humain. Tu me crois capable de cela?

Roger était gêné, mais c'était bien Ingrid qui avait parlé d'arracher son coeur:

« C'est toi qui en a parlé! », dit-il.

- Non Roger, j'ai dit que je voulais mourir.

- C'est toi qui a parlé de Sandy, "chercher Sandy", avais-tu dit, pourquoi faire? si ce n'est pour...

- Non Roger, il y a un autre moyen. Le Docteur Kaplan a dit qu'on pouvait m'implanter certaines cellules appartenant à Sandy, et que cela pouvait stopper le rejet. Mais il n'y a que 50% de chances pour que ça marche. Il faudrait que cette garce soit d'accord et que moi je sois d'accord de lui demander. L'humiliation suprême. Cela ne va pas être possible Roger, je ne veux pas. Je veux mourir!

*

Roger roulait dans la nuit, une photo de Sandy coincée dans le rétroviseur. Cela faisait bien le dixième parking qu'il faisait. Il s'était mis dans la peau d'un camionneur qui cherche une fille. Il matait les corps des prostituées, qui à l'approche des véhicules, sortaient de l'ombre comme l'armée invisible de celles qui vendent leur corps pour quelques billets, procurant à ces hommes seuls et esseulés, quelque illusion de réconfort jusqu'au prochain parking.

Il n'y avait pas que les camionneurs, il y avait toutes les âmes perdues des agglomérations longeant la 96, des jeunes, des vieux. Et même des riches, qui auraient pu se payer des escortes plus attractives échouaient là, comme attirés par les bas-fonds, la lie, la fin proche imprimée sur chaque visage, même si elle devait durer une éternité avant d'être atteinte. Roger se demandait ce qu'ils venaient chercher, à se frotter à ces pauvres filles adossées contre des bennes à ordure ou contre des arbres d'un sous-bois parsemé de détritrus.

Si c'étaient le désespoir et l'impuissance de ces femmes qui les excitaient et calmaient leur peur d'être le dernier? Leur permettant, un court instant de s'ériger en maitres, comme si cette érection ne pouvait s'accomplir que devant des femmes qu'il ne craignaient pas, des êtres qui étaient comme ils se voyaient eux-mêmes, des ratés et des perdants.

Roger roulait lentement, le long des camions à l'arrêt sur le bas-côté. Dans une des cabines, un malabar s'envoyait une nymphette, dont les fines jambes semblaient lui prolonger les oreilles. Deux soldates de l'armée du plaisir avaient choisi de traverser juste devant Roger, le forçant à freiner. A leur allure, il était évident qu'elles n'avaient pas pour but d'atteindre l'autre côté. La neige tombait encore. La plus petite regarda Roger et mima d'un va et vient de sa main devant sa bouche un numéro courant de ses prestations. L'autre souleva sa mini-jupe, dévoilant un slip et des porte-jarretelles rouges. Elle attrapa sa compagne par la hanche et dit :

« Un duo pour deux-cent, le mignon! On va se charger de toi et synchro. C'est pas le paradis? »

Roger rougit, il n'était pas venu pour ça. La plus longue avait levé la jambe et l'avait posée sur le capot.

« Deux billets et c'est pour toi! »

Tout à coup, la plus petite donna un coup de coude dans la hanche de la plus grande et s'écria :

« Laisse, c'est un flic, je te dis! »

*

Roger buvait son deuxième café, non tant par goût que par nécessité. Il avait encore la nuit devant lui. Il se demandait s'il usait de cette stratégie parce qu'il n'en avait pas de meilleure ou parce qu'elle lui permettait de satisfaire sa curiosité et son voyeurisme avec bonne conscience. Ou bien, voulait-il se laisser tenter par l'abîme?

La veille, il avait rendu visite aux Carpentiers sur les collines de Solipsa. Un brave couple qui n'avait jamais eu d'enfant de leur propre chair. Ernst-Heinrich leur avait confié Sandy, lorsqu'elle eut sept ans, après deux tentatives infructueuses auprès de familles qui auraient dû se nommer Ténardier.

L'homme était calme et posé. Il était apparent qu'ils étaient tous deux attristés par le sort de Sandy, qu'un certain attachement s'était formé entre eux et l'enfant qui avait été difficile. Les difficultés s'étaient accrues avec le temps, au point que sa dernière fugue, qu'il fallut bien appeler une disparition, avait fini par devenir un soulagement.

Comme par un étrange hasard, c'est à peu près à cette époque que l'on avait retrouvé Ernst-Heinrich dans les fossés de la 96, au niveau de Suelta. C'est là que l'on retrouvait d'ordinaire les cadavres de prostitués, mâles ou femelles, des accros au Fenetyl, kidnappés dans les Townships, opérés à la va-vite dans des minibus chirurgicaux et jetés là, la poitrine béante.

Leur coeur arraché, laissait un trou immense et écarlate d'où s'échappaient rongeurs des villes et des campagnes.

Comme si ces criminels étaient fiers d' arborer leurs forfaits tels les Indiens avaient exposé leurs scalps.

Roger en avait vu de ces cadavres: C'était un jour qu'il devait rendre à la nature ce qui lui appartenait. Il avait été attiré par un bourdonnement étrange, avant d'apercevoir ce nuage de mouches affairées sur un de ce corps mutilé.

Ernst-Heinrich avait été découvert dans un de ces endroits, comme si le destin avait voulu laisser un signe. Aucun organe ne lui manquait. Ils avaient seulement été professionnellement aplatis par les 18 roues d'un 36 tonnes. Qu'avait fait Ernst-Heinrich cette nuit sur la 96 près du parking du Motel Rose?

Les Carpentiers ne savaient plus rien de Sandy, pas de nouvelles depuis deux ans. Ils savaient qu'elle travaillait comme prostituée quelque part sur la 96, souvent au Motel Rose et qu'elle avait plusieurs cures de désintoxication derrière elle. Mais Roger n'en tira rien de plus que ce qu'il ne savait déjà.

*

Quand il sortit du café pour rejoindre son Arrow, le brouillard qui était tombé, était si dense, qu'il se demandait s'il n'allait pas être contraint de passer la nuit au motel. Il voyait la lumière rose de l'enseigne lumineuse géante, plantée dans le gazon et distinguait à peine les lettres. Il ne trouvait plus sa voiture.

L'angoisse commençait à monter le long de sa poitrine et envahissait sa gorge comme si des mains invisibles la lui serraient, ses propres mains. Il mit ses propres mains à sa gorge comme pour vérifier. Il n'y avait pas de mains à part les siennes. Ses propres mains tentaient-elles de l'étrangler? Non, ce n'était pas possible, la chronologie ne collait pas: Il avait d'abord senti des mains et ensuite porté les siennes.

Il voulait hurler, tout était blanc et atrocement silencieux autour de lui, il avait même perdu de vue l'enseigne lumineuse. La vision des cadavres éventrés ou mutilés jetés dans les fossés dansait devant ses yeux qui ne voulaient pas voir.

Tout à coup, Roger sentit une présence dans le brouillard. Quelque chose ou quelqu'un était là tout près. La terreur le gagna. Qu'était-il venu faire ici? Il avança encore quelques mètres dans ce qui lui semblait une éclaircie et son coeur s'arrêta: assise sur une barrière en bois, comme celles qui séparent les pâturages dans les montagnes, une femme enveloppée dans un manteau d'hermine, ses longues jambes croisées, le regardait, tirant sur sa cigarette.

Roger n'arrivait pas encore à distinguer son visage. Il voyait juste la lueur de la cendre, attisée par l'aspiration, quand tout à coup, sa voix se fit entendre :

« Alors mignon, c'est moi que tu cherches? »

Cette voix le glaça, car elle lui rappelait quelque chose de très familier. Il s'avança encore, et les effluves de cette créature parvinrent à ses narines. Cette odeur lui était également familière. Son corps l'avait reconnu, même si son esprit était loin derrière. Ses bras s'étaient ouverts comme pour accueillir une amie de longue date, un amour attendu.

« Doucement, tu vas bien vite en besogne, le mignon! », reprit la voix.

Roger distinguait maintenant son visage, cette peau de lait, ses joues formées, mais pas trop, ces lèvres sensuelles, maquillées de rouge et ces yeux de renard. Qu'elle était belle!

C'est ainsi qu'Ingrid était quand elle était jeune. Il la regardait déjà droit dans les yeux. Son corps et ses instincts le tiraillaient dans une direction, son cœur et sa conscience dans deux autres et l'écartelaient sur une planche invisible, tel un criminel, pour des crimes qu'ils n'avaient pas encore commis. Elle s'était approchée et le questionna :

« Alors mignon, c'est la première fois? »

Roger ne répondait pas, son regard toujours accroché à ses yeux, qui ressemblaient maintenant à ceux d'une louve. Quelque chose s'était produit en lui, un déclic. Il ne raisonnait plus, il avait oublié pourquoi il était là. Ses yeux parcouraient sa bouche, ses seins gonflés de vie et de chaleur, ses longues jambes, dont chaque mouvement était une invitation. Son coeur battait la chamade. Cette femme qui ressemblait tant à Ingrid jeune, ne pouvait être que Sandy. Quel tour de magie s'était-il opéré?

Sandy lui avait pris la main et lui dit:

« C'est trois billets! trois gros, mais pour toi ça sera quatre, car tu en as tellement envie! C'est toi qui payes la chambre. Tu as de la chance, je ne suis pas Champagne. Du Perrier, ça suffira! »

Ils s'enfoncèrent dans le souterrain qui joignait le parking au motel. Une femme d'aspect sud-américain, dont les épaules étaient plus larges que celles de la plupart des hommes, et dont le visage rappelait celui de Pablo Néruda, comptait son argent. Juste à côté d'elle, un grand noir se tenait debout devant une prostituée aux cheveux gris, agenouillée devant lui. Le souterrain était chauffé. Sandy déambulait avec grâce devant Roger, en prenant tout le temps et l'adresse nécessaires pour exciter son client. C'était sans doute sa manière de gagner du temps.

Elle s'était allongée sur le lit et langoureusement, elle croisait et décroisait ses jambes pour finir par les immobiliser dans une position provocante. Le verre de Gin avait déverrouillé la dernière serrure de Roger et il se rua sur elle, mais au lieu de faire ce que tous les hommes faisaient, font et feront, Roger ne toucha pas à ses bas, ne posa pas sa main sur son entrejambe, ni ne les glissa sur ses seins pour les pétrir avec avidité. Il n'huma pas les effluves de sa chair, et même s'il sentit un de ses membres se raidir, dans un dessein sans équivoque, il s'approcha seulement de son visage et scruta ses yeux comme s'il y cherchait quelque chose qu'il ignorait lui-même, expirant son propre souffle dans les narines de Sandy. Celle-ci, à qui tant d'émotions faisaient peur, s'exclama :

« Doucement mignon, je ne suis pas ton amante ni ta maman. T'embrasses tout ce que tu veux, mais pas ma bouche. Tu ne vas pas être précoce hein? après avoir tant tardé, et me salir mes bas comme un gamin. Je n'en ai plus de propres! »

Roger se redressa, avec toute la rage qui s'était accumulée en lui par le fait de s'imposer de résister à ses pulsions, il s'exclama :

« Je ne suis pas venu pour ça! »

Le regard de Sandy se ternit, d'un geste brusque, elle saisit quelque chose dans son sac. Avant que Roger ne se redresse, elle

pointait déjà son revolver sur son front. C'est là qu'il perdit son contrôle. Sandy, en professionnelle, ne fut pas longue à comprendre ce qui arrivait à son client :

« C'est pas bien Monsieur le flic, les coups qui partent tout seul, vous pouvez dégager! J'ai déjà tout dit à vos collègues. Je n'y suis pour rien, je ne voulais plus avec lui, il était brutal et toujours masqué. Mais je ne l'ai pas poussé! ».

Sa voix s'était emplie de sanglots qui allaient bientôt surgir dans ses yeux. Roger ne comprenait rien. Il saisit la photographie d'Ingrid qu'il avait dans sa poche et lui brandit au visage. Mais Sandy ne voyait plus rien, les yeux déjà remplis de larmes, elle poursuivit :

« Je me suis enfuie dans les bois, c'est tout, j'ai traversé la 96 et il m'a suivi. Il n'a pas vu le camion. C'est comme cela qu'il est mort, le visage et le corps entier écrasés. Je n'ai jamais vu son visage! »

- Je ne suis pas là pour ça, je ne suis pas flic, ni un détective. Je suis venu pour sauver quelqu'un!

À ces mots, Sandy se calma un instant et demanda :

- Sauver quelqu'un? Puis la frénésie la reprit.

- Ah non, je ne suis pas à sauver. Personne ne me sauvera. Je me suis trouvée là où je me suis perdue, et personne ne m'y cherchera!

- Il ne s'agit pas de vous!

Roger approcha la photographie de son visage. Sandy la saisit de sa main libre, l'autre tenant toujours le revolver. La curiosité avait envahi son visage:

- Je croyais que j'étais de mère inconnue.

- Ce n'est pas votre mère!

Sandy s'essuya les yeux pour mieux voir et l'effroi chassa la curiosité de son visage, elle continua:

- Mais cette femme c'est moi! Moi dans 30 ans!

Elle pointa à nouveau son revolver sur Roger:

- Qu'est-ce que c'est que cette sorcellerie? Ça, ce n'est pas Photoshop, c'est du vrai. Qui êtes-vous? Que voulez-vous?

- Je vous l'ai dit, je veux aider quelqu'un, et c'est sa photo.

Sandy baissa le revolver et se mit à examiner la photographie avec minutie. Elle finit par sourire et reprit:

- Je serai pas mal quand je serai vieille.

Puis elle fondit en larmes. Entre les sanglots, Roger entendit:

- Un clone, je suis une putain de clone. C'était donc vrai, ce qu'ils disaient tous! Une créature de nulle part! Pas de père, pas de mère, une saloperie génétique, c'est pire que d'être orpheline!

Un long hurlement emplit la chambre, comme celui d'une louve.

- J'ai toujours eu l'espoir de les retrouver. Les Carpentiers m'avaient dit qu'on le pouvait avec le fichier général d'ADN. Je

voulais y aller. Mais maintenant ce n'est plus possible. Il n'y a personne. Je viens de nulle part, d'une saloperie d'éprouvette!

Et le hurlement était devenu presque silencieux, comme un long soupir. Roger s'était approché et avait entouré son cou de son bras. Elle s'était laissée faire. Elle pleurait maintenant sur son épaule.

- Tu ne viens pas de nulle part! dit-il.

- Tu viens d'elle.

Sandy regarda à nouveau la photo.

- Je viens de moi-même, ça me fait une belle jambe!

- Elle sont déjà très belles, tenta Roger, pour détendre l'atmosphère, mais Sandy se remit à paniquer et reprit son revolver:

- Et qu'est-ce qu'elle veut la vieille? Un rein, un foie ou bien un coeur? Je suis un clone hein? et les clones c'est à ça que ça sert! Je suis un magasin de pièces détachées: *Mademoiselle, auriez-vous l'amabilité de vous laisser prélever les poumons pour mon amie?*

Roger balbutiait:

- Mais non, c'est absurde.

- Alors quoi, t'es juste venu faire du repérage avant qu'elle n'envoie les Chinois?

- Les Chinois?

- Ouais, les Chinois, ces bouchers-médecins qui viennent dans leurs minibus Mercedes blancs, aménagés en bloc opératoire. Ils kidnappent les paumés de la route, leur piquent ce dont ils ont

besoin sur-le-champ et les jettent aussi sec sur le bas-côté. Tu n'écoutes pas la radio toi?

Roger levait déjà les bras, terrorisé.

- Je te préviens salopard. Tes repérages, tu vas les emmener dans ta tombe. Debout! À moins que d'ici à la forêt, où je compte t'abattre, tu n'arrives à me convaincre du contraire!

Roger s'était levé. Il hésitait, il pensait qu'il pouvait saisir l'arme avant qu'elle ne tire. Il avait peur, Roger.

- C'est absurde. Si je faisais du repérage, je ne t'aurais pas suivie!

La flèche avait fait mouche. Sandy se laissa tomber sur le lit.

*

Roger commençait à somnoler, il s'était assis près de la chaise-longue où Ingrid reposait les yeux fermés, comme une morte. Quand tout à coup une voix caverneuse le réveilla :

« Alors, elle est d'accord? »

Roger ne lui connaissait pas cette voix, c'était presque une voix d'homme. Il mit cela sur le compte de sa position allongée et de son affaiblissement. Il répondit :

« Oui, mais pour 1 million. »

Un râle sortit de sa poitrine, un râle de baignoire qui se vide, le râle de ceux dont le coeur qui flanche, laisse les poumons se remplir d'eau. Entre deux râles, elle dit, se forçant à articuler :

« 1 million? La garce, pour un petit prélèvement ambulatoire de cellules de rien du tout, une demie-heure et elle peut rentrer chez elle. La garce! Mais je ne marchanderai pas. »

- Tu ne peux pas marchander avec elle.

- Tu prends sa défense maintenant. Cela fait combien de temps que tu l'as trouvée? Tu as patrouillé la 96 pendant bien longtemps. Tu en as bien profité j'espère, et avec elle au moins, histoire de me goûter quand j'avais vingt ans hein? Comme ce goujat d'Ernst-Heinrich?

Roger n'en pouvait plus, il avait bouché ses oreilles pour ne plus entendre sa litanie et Ingrid pleurait, ses larmes se mêlant à l'eau de la baignoire. Quand elle eut fini, Roger rouvrit les yeux. Il était exaspéré par les sous-entendus d'Ingrid, son

obsession, qu'un homme la trompe avec une plus jeune, soit, mais qu'il la trompe avec elle-même, avec une version d'elle-même 30 ans plus jeune, ça c'était inhumain!

« Non, elle est seulement intransigeante, exactement comme toi! », dit Roger.

- Ah si c'est comme moi, alors tu as raison, il n'y a rien à faire!

*

Roger avait passé la matinée à se les coller sur la peau, un à un. Le seul moyen qu'il avait trouvé pour qu'ils restent collés, c'était d'aller au sauna avant. La transpiration était le mieux: une solution aqueuse qui s'évapore et ne laisse pas de traces, contrairement aux crèmes, dont il aurait pu s'enduire le corps.

Il s'était tant baissé ce matin, pour ramasser les billets qui tombaient de son corps, qu'il en avait des courbatures. Mais la bonne idée, il ne l'a eu qu'à la fin: un collant et un tricot en élasthane les empêchaient définitivement de tomber maintenant. Il glissait les derniers billets en se regardant dans la glace. De quoi avait-il l'air?

Elle avait failli vouloir de l'or à la place, et pas n'importe comment, elle ne voulait ni plus ni moins qu'une tête en or de Miss Barret, *"en souvenir de ma bienfaitrice!"* avait-elle dit, *"comme un masque de mort"*, avait-elle ajouté, puis elle avait ri. *"Et si le million n'y était pas, un buste tout entier!"*, avait-elle conclu.

Cela aurait été original, pensait Roger, mais de l'argent, des billets, c'était banal. La seule chose originale qu'il y trouvait, c'était la façon dont il les transportait, l'argent collé à la peau, à la sueur de sa peau. Les billets étaient neufs et propres au moins. Mais, ce mode de transport, c'était Roger qui l'avait imaginé. Il n'y avait pas de frontières à traverser, mais la 96 n'était pas sûre. Il y avait les barrages de flics aussi et personne ne voulait de complications dans cette affaire.

*

Monsieur Million monta dans son Arrow de manière un peu raide, comme s'il avait trop de courbatures, mais c'était son armure financière, lui collant aux tripes, qui le coinçait. Il tâcha de l'oublier, mais c'était dur, il avait chaud et ça le grattait. Il savait qu'il devait résister à la tentation, car, c'était comme avec beaucoup de choses, si on commence, on ne peut plus s'arrêter.

La nuit commençait à tomber. Il avait décidé de refaire le plein au retour, voulant éviter une déambulation crispée à la station. Quelque chose l'inquiétait, mais il ne savait pas quoi. Il cherchait dans sa mémoire, une réplique, un évènement qui aurait froissé son humeur, mais il ne trouvait pas. Il s'aperçut qu'il regardait plus que d'habitude dans le rétroviseur, comme si... c'est cela, comme s'il avait peur d'être suivi. Mais il n'y avait personne qui le suivait. Il tâcha de se calmer en se disant que c'était normal, que c'était le fait de porter une telle somme d'argent sur lui, qui le rendait méfiant.

Il mit la radio pour apprendre qu'on avait retrouvé le corps de Jack Aal, un tueur en série qui étranglait ses victimes à mains nues:

"Le tueur en série, célèbre pour étrangler ses victimes à mains nues a été retrouvé dans un fossé de la 99, au nord de

Stent, le coeur arraché. Les auteurs de l'assassinat n'ont pas été retrouvés, mais la police suspecte..."

Même si Roger poussa un ouf complètement silencieux de soulagement, son inquiétude ne disparaissait pas, elle restait là dans les environs, planant à 130 km/h au-dessus de sa tête, comme une prémonition.

La dernière fois que Roger avait eu une prémonition, c'était quand il s'était cassé la jambe avant de partir en excursion dans la montagne. Il était revenu pour remettre les clefs de la voiture, qui étaient perchées sur l'armoire, sur la table de la cuisine, craignant que personne ne les retrouve s'il lui arrivait quelque chose.

Puis, une idée sombre lui traversa l'esprit: *et si le prélèvement de cellules était du bluff? si c'était le coeur tout entier qui lui fallait? Il était juste l'éclaireur, le chien et la chasse courrait derrière.*

Il regarda à nouveau dans le rétroviseur. Ingrid en était capable, elle avait déjà pris des résolutions et décisions extrêmes et inhumaines. Roger se souvenait comment elle avait mis à la porte son avant-dernière bonne, parce qu'elle avait refusé d'amener sa propre fille chez le médecin. Il s'effrayait à cette idée, un effroi teinté, s'il l'admettait, d'admiration. Il admirait ceux qui étaient capables de tuer pour sauver leur peau. Il n'était pas sûr qu'il en était lui-même capable, tant il était emphatique.

Il était presque prêt à comprendre la pulsion de son agresseur et il mettait cela sur le compte de son épigénétique juive. Mais, dans le rétroviseur, son sourire se figea, il pensa à Sandy, non, il ne pouvait pas laisser faire cela, en plus, il en serait le complice. Sandy, elle était peut-être un clone, mais elle était humaine, elle avait un coeur.

Oui c'est cela, "*elle a un coeur*" lui susurrant une voix qui ressemblait à celle d'Ingrid. Roger tremblait, il ne pouvait pas faire cela. Il jura contre Dieu, qui le soumettait à une telle épreuve, de choisir entre Ingrid et Sandy, entre la jeunesse et la vieillesse. Que faire?

Il regarda à nouveau dans le rétroviseur, puis il se dit que si elle avait fait ça, les hommes de main ne le fileraient pas comme cela, ils lui auraient collé un mouchard sous le châssis. Il allait s'arrêter sur le bas-côté tout de suite pour vérifier. Le bas-côté sur la 96?

Il se rappela que son Arrow était très vieille et qu'un mouchard ne marcherait pas parce que son Arrow n'était pas blindée par une cage de Faraday et que son moteur électrique émettait trop de perturbations électromagnétiques pour qu'un mouchard fonctionne. Cela le rassura. Le rassura tant, qu'il se mit à regretter ce qu'il avait pensé, à penser qu'il n'aurait pas dû l'avoir pensé, à se reprocher d'avoir douté d'Ingrid. Mon Dieu, c'était vrai, Ingrid avait préféré mourir. C'est lui, Roger qui avait insisté. Il se mordit les lèvres et son œsophage se noua d'un coulant comme pour le pendre.

*

Quand Roger fut parti, une longue larme coula à l'intérieur de la poitrine d'Ingrid, ce n'était pas un atermolement sur sa défaillance cardiaque, ni sur l'argent perdu, ni sur la vieillesse, c'était une tristesse bien plus profonde, le sentiment d'abandon.

C'était absurde, car Roger ne l'abandonnait pas, au contraire, il faisait tout ce qu'il pouvait pour la sauver, mais le fait qu'il parte lui rappelait des souvenirs, des programmes à jamais gravés dans sa mémoire depuis la plus tendre enfance, le départ de la mère. L'abandon. 60 ans après, ce sentiment la poursuivait, identique. À quoi avaient donc servi toutes ces années ? 60 ans plus tard, elle était identiquement vulnérable. Elle n'avait donc rien appris de la vie?

Elle pensait à nouveau à Ernst-Heinrich, l'amour de sa vie, qui l'avait trompée avec son propre clone. Oh comme cette douleur lui tirait la poitrine, des années après, quelle gifle, elle n'avait pas réussi à être à la hauteur d'elle-même. Trompée avec elle-même, trompée par elle-même. D'ailleurs, comment en vouloir à Ernst-Heinrich? C'est Ingrid qu'il aimait en cette Sandy n'est-ce pas? C'en était la meilleure preuve d'ailleurs: il l'aimait tant, qu'il ne supportait plus ses rides, qui surgissaient année après année.

Elle le comprenait, tellement elle l'avait aimé, tellement elle s'aimait elle aussi, tellement elle était jalouse de lui. Oui, c'était cela, elle était jalouse de lui, elle aurait voulu être à sa place, s'embrasser, se chérir, se promettre mille et une choses. Elle aimait cette Sandy, après tout Sandy, c'était elle, mais cette garce, elle n'en avait pas le droit de la tromper, d'en aimer un autre qu'elle, d'aimer Ernst-Heinrich et lui, de la délaisser pour elle. Elle était trompée par tous les deux!

Oh! tout était trop compliqué et ce confit à trois l'épuisait. Et tout à coup, comme on cherche un bouc émissaire pour échapper à tout, son attention se reporta sur Roger. Elle ne pouvait s'empêcher de le soupçonner, de soupçonner qu'il continuait ce qu'Ernst-Heinrich avait fait, de la tromper avec Sandy.

*

Alors elle se leva enfin. Elle décida de le suivre. Il allait avoir de l'avance, se dit-elle, lorsqu'elle entendit la porte d'entrée claquer. Essoufflée, elle arriva juste à temps pour le voir monter dans son Arrow. Son coeur s'excita et cela n'était pas bon. Il n'avait pas de mallette et s'il n'avait pas de mallette, c'est qu'il n'emmenait pas d'argent. Et s'il allait au Motel Rose sans argent qu'allait-il y faire? Oh comme ce n'était pas bon pour son coeur!

Roger arriva sur le parking vers 18h. Les mères de famille étaient déjà presque toutes parties. Il tentait de s'imaginer quel type de clients elles attireraient et quelle jouissance ils pouvaient bien tirer de souiller ces pauvres âmes qui sacrifiaient ce qu'elles avaient de plus cher pour habiller leurs enfants l'hiver, pour qu'ils ne mangent pas que des pâtes ou du riz.

Une putain, c'était difficile à humilier, mais une mère de famille? Il suffisait de la regarder dans les yeux sur le parking et toute sa dignité fondait, descendait dans ses talons comme un verre de mauvais gin que l'on ne veut pas boire, mais que l'on veut avoir bu.

C'était la honte, si difficile à dissimuler dans leurs yeux baissés qui les attirait, ce sentiment de puissance, cet acte de détruire des familles déjà délabrées par la pauvreté, l'alcool et la violence. Il fallait les détruire encore plus, par l'humiliation. Ce plaisir d'enfoncer la clef une fois de plus, dans la serrure de l'âme pour la tordre encore plus.

Un calme inhabituel régnait sur le parking. Roger se força à dominer son inquiétude. Il poussa la porte de son Arrow avec plus d'énergie que nécessaire, en émettant un son guttural pour appuyer sa résolution, le même son qu'il émettait quand il payait des factures, réglait l'addition, se levait du lit ou sautait dans l'eau froide d'une piscine, une eau qui même à 30 degrés était toujours trop froide pour lui.

Le silence était si intense qu'il entendait les billets collés à son corps glisser les uns sur les autres près des articulations.

Il s'engagea dans le tunnel étonnamment désert. Même la vieille Indienne aux cheveux gris n'était pas là. Le samedi, Sandy ne travaillait pas en chambre, mais derrière ces vitrines aménagées au sous-sol. Un long couloir se dessinait devant lui. D'un côté, en hauteur, des lucarnes d'aérations translucides à même la terre, jetaient la lumière orangée des lampadaires sur une moquette beige, souillée par toutes sortes de fluides. De l'autre côté, des vitrines, comme à Amsterdam, où les dames exhibaient leurs atouts, assises sur un tabouret de bar et fermaient des rideaux pourpres, quand elles n'étaient plus seules.

Roger avançait, une odeur de parfumerie régnait, ce mélange de tout les parfums, ce mélange de toutes les odeurs. Une vieille prostituée lui souriait et son sourire était la seule chose de vivant qui semblait lui rester. Roger tourna à droite au fond du couloir, comme la moitié de l'humanité.

Le dernier box avait les rideaux tirés, c'était celui de Sandy. Quand il rentra, Sandy était allongée sur le lit, immobile et pâle. Roger pensa qu'elle avait repris de la drogue. Ses yeux le suivaient. Elle avait l'air d'une petite fille qui boude, mais si l'on regardait de plus près, on devinait les griffes qui se cachaient derrière ses pupilles. Sandy l'accueillit ainsi:

« J'espère que tu ne m'as pas joué un sale tour. Les filles sont inquiètes, elles ont vu passer un minibus, un Mercedes blanc. Moi je m'en fous, je les attends. »

Elle tira la couverture qui dévoila une mitrailleuse Smith et Wesson, elle souriait et poursuivit :

« Je n'ai rien à perdre que quelques giclées de balles pour ces Chintocs, cette racaille que je serai ravie de perforer ! »

Tout à coup, Le sourire de Sandy se figea. Elle saisit son Smith et Wesson :

« Où est l'argent ? Où est la mallette ? Un million, ça ne tient pas dans un portefeuille ! »

Le canon était maintenant fermement dirigé vers Roger qui implorait déjà :

« Doucement, je l'ai sur moi. »

Sandy pinça ses lèvres et d'une moue aussi méprisante que déterminée, elle ordonna :

« Déshabille-toi ! »

On entendit un coup à la vitrine. Roger porta un regard inquiet vers la vitre sans teint. Sandy cria :

« C'est occupé ici, va au numéro 13, Mona ne demande que ça depuis une heure ! »

Roger enleva lentement son blouson de cuir ocre. Puis ce fut le tour de son col roulé bleu ciel légèrement laiteux, de ses chaussures et finalement de son blue-jeans. Quand il ne fut plus qu'en petite tenue, comme aurait dit sa mère : un collant blanc et

un maillot blanc à manches longues, Sandy lui ordonna d'un signe de main de s'approcher :

« D'habitude, le strip-tease, c'est moi qui le fait! »

Elle leva sa longue jambe portant un collant sombre et, de son pied agile, elle appuya lentement sur l'entrejambe de Roger, puis elle souleva son maillot et enchaina avec un sourire moqueur :

« Et c'est la première fois que la perspective qu'un homme ôte ses vêtements me fait frissonner si intensément dans le bas-ventre. »

Elle croisa ses jambes, berçant de droite à gauche son ventre sur le lit.

*

Ingrid était épuisée, mais elle roulait et vite. Elle ne l'avait pas rattrapé, mais elle s'en moquait, elle se souvenait du Motel Rose, sur la 96, ils y étaient allés avec Ernst-Heinrich, ensemble, lors de leurs années sauvages. Ingrid, qui avait décidé d'en avoir le coeur net, s'était garée juste à côté de l'Arrow.

Elle s'était avancée lentement dans le couloir aux vitrines. Une femme aux seins nus, assise sur un tabouret, les jambes écartées, découvrant un minuscule triangle rouge l'avait regardée, étonnée. Elle avait continué, tachant de ménager son souffle jusqu'à la seule lumière allumée, au fond. Et là, elle les avaient vus, les avaient entendus :

« Déshabille-toi te dis-je, plus vite! »

Roger ne savait plus si Sandy feignait ou si c'était la vue de tant d'argent qui la faisait gémir. Il y eut à nouveau un coup à la vitrine. Roger entrevit une forme derrière le miroir sans teint, le visage collé à celui-ci, qui descendait lentement et devait laisser une trainée grasse comme celle d'un escargot géant.

Il avait baissé la fermeture éclair de son maillot et les billets neufs resplendissaient comme les écailles d'un poisson. Le pied gauche de Sandy, dans une ultime tension, tentait de caresser sa peau argentée. La main droite de Sandy errait dans son propre entrejambe et comme pour répondre à la question muette de Roger au sujet du coup à la vitre, elle murmura dans un gémissement de satisfaction :

« Encore un qui préfère s'amuser tout seul! »

Roger avait maintenant ôté le caleçon long et révélait ainsi le million à son grand complet. Il avait l'air d'un arbre à l'automne, qui perdrait ses feuilles une à une, sur le tapis du box numéro 1. Il jeta un regard interrogateur sur Sandy qui dit:

« Pas de quoi s'inquiéter, j'ai l'habitude, ça les épuise trop, après tout l'alcool qu'ils ont ingurgité. D'ici 5 minutes, il ronflera. Dépêche-toi de perdre tes feuilles! »

Quand il fut nu comme un ver, elle ajouta:

« Tu es sûr que tu ne veux pas un petit dessert? C'est la maison qui offre! »

*

Ingrid, le nez collé à la vitrine observait Roger, pétrifiée: Il se tenait debout à moitié dévêtu. Sandy avançait sa longue jambe vers son bas-ventre, lui ordonnait de se déshabiller. Elle, elle poussait des miaulements de chatte en chaleur. Lui, il faisait le beau, il strippait le chenapan: il avait ouvert sa petite tenue qui découvrait un costume bien singulier. Sandy se tordait sur le lit. Elle criait: "Plus vite!"

C'en était trop pour Ingrid, l'air lui manquait, elle s'asphyxait, comme si des mains invisibles l'étranglaient. Elle sentit un tiraillement aigu dans sa poitrine, son coeur, sa tête partit de l'avant et cogna la vitre violemment, elle s'effondra, elle râla, elle en avait le coeur net, un peu trop net.

On entendit un grand bruit sourd et mat, suivi d'une vibration dans le sol. L'ombre avait disparu de la vitrine et au lieu d'un ronflement, un long râle parvint aux oreilles de Roger, un long râle familier.

*

Ingrid ne voulait pas le croire. Elle ne pouvait pas le croire, elle préférait rester avec ce qu'elle avait imaginé, comme on est ancré dans ses croyances, par habitude ou par nécessité. Il fallait que Roger l'eût trompé, comme Ernst-Heinrich. Pour qu'elle puisse pleurer, il fallait un responsable, un coupable de son malheur, de sa défaillance cardiaque, et ce coupable, c'était Roger.

Il avait beau lui expliquer: les billets collés à la peau, pour ne pas avoir de mallette à porter dans ces endroits louches, mais rien n'y faisait. "Tu mens!", n'arrêtait-elle pas de lui murmurer entre deux râles.

Roger n'avait plus la force de la contredire. Il n'en avait plus la patience. Cela lui était devenu égal. Elle lui rappelait sa première femme. Quand elle s'était mis quelque chose dans la tête, il était impossible de le faire sortir. Et comme si cela ne suffisait pas, elle en rajoutait toujours. Une histoire en appelait une autre et elle trainait ces histoires inventées dans le seul but de rendre les précédentes crédibles. Elles les attachaient les unes aux autres comme des casseroles derrière une voiture, une longue chaîne d'histoires comme une longue chaîne d'amantes.

*

Ils avaient fini par trouver un coeur. Ils avaient pris le premier coeur venu et il n'avait pas donné de signe de rejet. Ingrid s'était étonnamment bien rétablie. Trois semaines après l'opération, elle était à nouveau chez elle. Et trois mois après, elle faisait déjà de longues marches sur la plage, lors desquelles Roger l'accompagnait en lui tenant la main, cette main qu'elle serrait parfois si fort et de manière si inattendue qu'il en frissonnait, mais il n'était pas sûr si c'était de plaisir ou d'effroi, car Ingrid n'était plus la même. Son regard surtout avait changé. Il y luisait parfois d'un éclair de folie, de folie animale. Elle lui faisait peur.

Ils faisaient maintenant chambre à part, car Roger avait pris peur, la nuit à côté d'elle, depuis ce cauchemar, lors duquel deux Asiatiques surgis d'une camionnette blanche, corpulents et de petite taille, s'étaient rués vers lui sur un parking. L'un l'avait immobilisé pendant que l'autre l'étranglait.

Oh! bien sûr Ingrid n'y était pour rien de ce cauchemar, si ce n'est qu'au matin, en se rasant devant la glace, il avait découvert ces marques rougeâtres sur son cou!

Ce n'était plus la peur dont Roger était le siège quand il surprenait le regard torve d'Ingrid, quand il subissait ses remarques aussi méprisantes que violentes, aussi insensées qu'insidieuses. Ce n'était plus la peur, c'était la haine, une haine remplie de la même violence qu'il lisait dans les yeux

d'Ingrid. Comme les vieux couples se ressemblent et adoptent les traits l'un de l'autre, par osmose.

À peine un mois plus tard, c'était un lundi matin, la bonne hurla. Elle avait retrouvé Ingrid étendue sur le lit. Elle était morte.

La bonne s'était évanouie sur-le-champ à la vue du spectacle de la mort d'Ingrid: Elle ne gisait pas là, les bras le longs du corps, comme tout les morts, mais les avant-bras étaient repliés en direction du cou et ses mains étaient comme attachées à son cou.

Les mains qui l'avaient étranglée devaient être pourvues d'une force extraordinaire, car elles s'étaient enfoncées comme les deux tenailles d'un crabe géant, bien loin dans les chairs: elles avaient broyé la trachée. Ces mains qui l'avaient étranglé n'étaient autres que celles d'Ingrid. Le médecin légiste était formel.

*

Deux années s'étaient écoulées et Roger s'était remis de ce drame qui l'avait tant marqué. Un soir qu'il était allé voir la pièce: "*Reprise*", à ce même théâtre, où il avait rencontré Ingrid 10 ans plus tôt, il aperçut un jeune couple, qui lui semblait bien familier.

Il s'approcha et son coeur s'arrêta net: la jeune femme c'était Sandy!

Il recula légèrement pour disparaître. Le jeune homme qui l'accompagnait, mon Dieu! Comme il ressemblait au jeune homme sur cette photo dans le Hall de la clinique, comme il ressemblait au... Docteur Ernst-Heinrich Sweed!

FIN